

Alex contemplait le paysage autour de lui.

Un léger vent balayait le plateau et apportait un semblant de fraîcheur à cette lourde fin d'après midi de juillet. Il était assis sur le vieux banc vermoulu, adossé contre la façade de la ferme en ruine dont il était depuis peu l'heureux propriétaire. Il s'enivrait d'espace. Face à lui, dans le lointain il distinguait le cirque des montagnes qui entourait le plateau. Devant la ferme il n'y avait rien qu'une étendue d'herbe déjà jaunie par le soleil. Derrière lui, c'était la forêt. Un moutonnement de chênes, de genévriers et de pins Sylvestre.

Aujourd'hui encore il se demandait ce qui l'avait poussé à accepter cet étrange héritage. Il ne connaissait même pas ce vague cousin, mort intestat et sans enfant, qui avait lui même hérité de ce bien par ses parents, et n'y avait sans doute jamais vécu. La succession n'étant pas directe, il avait dû payer des droits pour entrer en possession de cette maison à moitié démolie et de ces deux hectares de prairie. Il restait encore étonné de son acte. Lui, le citadin que rien ne prédisposait à devenir propriétaire d'un tel endroit.

Lorsqu'il avait reçu la notification notariale l'informant d'un héritage potentiel, il en avait d'abord ri, croyant à une erreur. Puis, quand le notaire lui avait parlé de cette ferme, perdue sur un plateau isolé en Haute-Provence, du côté de Digne, sans eau et sans électricité, il avait dit tout net qu'il refusait ce cadeau empoisonné. Le notaire lui avait alors donné un rendez-vous dans la quinzaine suivante pour signer les documents officiels de renonciation.

Alors quelques jours avant la date, mû par la curiosité, il avait décidé de monter voir d'un peu plus près à quoi ressemblait ce lieu qu'un inconnu, vaguement parent, prétendait lui laisser. Il était parti de très bonne heure, évitant ainsi les titanesques embouteillages marseillais, et avait pris l'autoroute en direction des Alpes.

Il avait vu le jour se lever sur la Durance, puis la montagne du Lubéron lui était apparue éclairée par les premiers rayons du soleil.

Il roulait les vitres ouvertes, et l'air vif qui s'engouffrait dans l'habitacle lui apportait des senteurs végétales qu'il ne savait pas identifier mais qui parlaient de collines, de terre, et de soleil. Il se disait qu'il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas senti d'aussi bonnes odeurs. Son univers olfactif, depuis des années, se limitait à des effluves de désinfectants et de flux corporels divers et variés, toutes ces choses qu'on respire quotidiennement lorsqu'on est infirmier dans un hôpital.

S'il savait reconnaître un ulcère du duodénum juste à l'intolérable odeur du sang digéré, il ne savait pas distinguer le parfum d'un lilas de celui d'un jasmin.

Telles étaient les réflexions qui l'occupaient alors qu'il s'acheminait vers ce lieu perdu, là-bas aux confins des Basses Alpes. Suivant les indications du notaire, il quitta l'autoroute aux Mées et prit la route Napoléon. À sa droite, la Bléone qui roulait ses galets, exhalait un très léger parfum d'alpage.

À mesure qu'il roulait vers la montagne, une douce sensation de langueur l'envahissait. Ses muscles se détendaient, les tensions de sa vie citadine s'estompaient progressivement. Son esprit se vidait. Il arriva même à penser d'une manière calme et objective à sa récente rupture avec Céline.

Céline qui voulait un enfant. Quoi de plus normal? Elle avait trente-deux ans, elle se retournait sur chaque poussette

croisée dans la rue. Alex, à quarante-cinq ans ne se voyait pas du tout dans le rôle d'un père. Il ne s'y était d'ailleurs jamais vu. Alors, après une énième discussion houleuse sur le sujet, ils avaient décidé d'un commun accord de se séparer.

Une fois de plus il s'était retrouvé dans la peau d'un célibataire. La vie en solo ne lui faisait pas peur, mais l'absence soudaine lui pesait. Le silence de l'appartement le soir lorsqu'il rentrait, les dîners pris seul face à l'écran de télé, il en avait perdu l'habitude.

C'est sans doute pour fuir cette solitude nouvelle, qu'il avait décidé de partir ce matin-là, aux aurores, pour aller voir de plus près cette maison en ruine, perdue là-haut sur un plateau, dans un lieu qui risquait pourtant de lui renvoyer sa tristesse à la figure. Mais qu'importe, il s'échappait de son quotidien, c'était là l'essentiel.

Il avait traversé le petit village de Thoard sur le coup des neuf heures. Puis, il lui fallut laisser la route goudronnée et s'enfoncer à travers bois sur un chemin inhospitalier. Au bout d'une centaine de mètres, la piste caillouteuse sembla partir à l'assaut du ciel et amorça un dénivelé impressionnant.

Décidément, s'était-il dit, c'est bien ma chance ! Tu parles d'un héritage ! Je vais laisser mes amortisseurs dans ce chemin pourri, voilà ce que j'aurai gagné.

Sa petite citadine brinquebalait lamentablement dans les ornières, rebondissant sur les pierres et dans les nids de poules. Plusieurs fois il avait entendu avec horreur le carter racler le sol.

Mais une fois engagé dans cette draille étroite, il était impossible de faire demi-tour, aussi avait-il dû continuer jusqu'au bout. Il endura ce calvaire durant trois kilomètres.

Il se maudissait d'infliger un tel traitement à sa pauvre petite voiture, plus habituée au bitume lisse et régulier des villes.

Lorsqu'il pensa être enfin arrivé au bout de ce cauchemar, il lui fallut encore affronter un dernier raidillon empierré et instable. De grosses pluies avaient raviné la terre, laissant affleurer un lit de cailloux inégaux sur lesquels les pneus dérapaient constamment. Alex, cramponné à son volant, serrait les dents et sentait la sueur coller son tee-shirt à son dos.

Enfin, il parvint au bout de la piste.

Là, devant lui, s'étendait un vaste plateau, dominant la vallée. Il sortit de la voiture et fit quelques pas. L'air était clair et limpide. Un petit souffle de vent lui caressa le visage. Il ferma les yeux. Il prit une profonde inspiration et un florilège d'arômes végétaux s'engouffra par ses narines, inondant son cerveau d'une vague de bonheur olfactif.

Il rouvrit grand les yeux, étonné par un tel déluge de senteurs. Il se trouvait au centre d'un très large cirque de montagnes et de collines. Sur sa gauche, adossé à un bosquet de yeuses, les vestiges d'une ferme se dressaient face au ciel. Il s'en approcha à pas lent.

Ainsi donc, voilà mon héritage. Une vieille bâtisse perdue au milieu de nulle part, abandonnée comme un vieux navire.

L'impression de solitude et d'immensité était saisissante.

La maison paraissait attendre l'inéluctable. Elle en avait pris son parti, elle était condamnée à mourir à petit feu, pierre après pierre. Elle se délabrait un peu plus, à chaque pluie diluvienne, à chaque coup de mistral, lors de ces hivers montagnards où ses tuiles éclataient sous la morsure du gel. Elle se voyait mourir au centre de ce cirque de montagnes et ses ouvertures béantes semblaient crier leur désespoir à la face de ce ciel aussi pur qu'un diamant.

Un busard qui chassait lança son cri plaintif loin au dessus d'Alex, et le fit sursauter. Il était maintenant tout près de la maison. Il posa sa main sur le mur de pierres chaudes. Les anciennes fenêtres à linteau, dépouillées de leurs volets et de leurs vitres, s'ouvraient sur le vide. Il entra par ce qui avait dû être une porte et se trouva dans une grande pièce, dont le fond était occupé par une cheminée de vastes proportions. L'espace central de la salle était encombré de morceaux de bois calcinés. Apparemment des gens avaient passé un moment ici, squatters ou simples randonneurs.

Le sol, bien que recouvert d'une couche de terre et de détritiques divers, laissait deviner la présence d'un dallage. Il se baissa, gratta légèrement la surface terreuse et mit au jour un carreau de terre cuite. La vue de cet élément du quotidien, témoin d'une vie passée, d'un temps lointain où des gens avaient vécu, aimés, souffert peut-être, lui causa une étrange émotion qui le surprit.

Il passa dans la pièce suivante, elle était éclairée par deux petites fenêtres. La chaux des joints faisait une poussière blanche et lourde qui s'était amassée au fil du temps tout au long des murs. Le sol ici, était jonché de canettes de bière, de soda.

La bâtisse n'était pas très grande. Quatre pièces en enfilade, et une autre bizarrement rajoutée sur l'arrière. C'était la seule pièce ayant une ouverture au Nord.

Il revint sur ses pas et retrouva la chaleur et la lumière de l'extérieur. Un peu plus loin, sur la gauche, quelques pans de murs écroulés, suggéraient l'existence passée d'une écurie ou d'une bergerie. Il ne subsistait plus rien de cette dépendance, sauf ces quatre murets d'environ cinquante centimètres. À l'intérieur, la nature avait repris ses droits et commencé à coloniser l'espace.

De vigoureux arbustes se dressaient vers le soleil. Des anneaux d'attaches rouillés, scellés dans la pierre, attestaient la présence de bêtes. Certainement des moutons, pensa-t-il.

En face, à quelques mètres, un vieil amandier tordu semblait l'observer. Entre la maison et la bergerie, un puits couvert l'attira. Il en ouvrit précautionneusement le volet vermoulu et tomba nez à nez avec de gigantesques toiles d'araignée. Il aurait bien aimé regarder au fond, mais l'idée de devoir enlever à la main ces grands voiles arachnéens l'en dissuada.

Il s'éloigna alors et partit dans le près. Ici et là, restaient quelques piquets de clôture en châtaigniers, encore emmêlés dans du fil de fer rouillé. Il marcha un long moment, sur le bord du plateau. Il ne pensait plus à rien. Il était bien. Les frayeurs du chemin avaient laissé place à un bien être presque sédatif. Au loin, il distinguait des sommets enneigés, l'air était d'une pureté étonnante.

Il revint doucement vers la maison. Il s'approcha de l'amandier, caressa son tronc rugueux. Il leva les yeux et aperçut quelques amandons verts tendres qui attendaient d'être cueillis. Puis son regard se posa sur le vieux banc, adossé à la façade. De là on avait une vision panoramique, les sommets semblaient à portée de main. Il soupira. Regarda encore cet amandier qui lui faisait signe. Un instant, il faillit lui parler.

Je deviens cinglé, se dit-il, voilà que j'ai envie de parler à un arbre.

Il ne dit mot à l'amandier, mais il ne se décidait pas à partir non plus.

Le grandiose dénuement des lieux le clouait sur place. Sans doute son âme y trouvait-elle un écho propice à ses tourments. Toujours est-il qu'il resta jusqu'en milieu d'après-midi, humant le vent, écoutant le silence. Il n'essaya même pas d'imaginer ce que pourrait être sa vie ici. Il sut qu'il allait y rester.

Lorsqu'il quitta le plateau, ce fut pour aller téléphoner à l'office notarial et dire qu'il acceptait son héritage.



Mon dieu, dans quoi me suis-je embarqué! se répétait-il depuis. Car, le coup de foudre passé et une fois revenu dans son deux- pièces marseillais, il s'était dit qu'il faisait là une folie. Il allait falloir retaper cette ruine, y passer tous ses temps de loisirs. Il allait y laisser toutes ses économies. Il ne connaissait rien à la maçonnerie, encore moins à la plomberie ou l'électricité. Il avait commencé à se renseigner sur les panneaux solaires, mais tout ça lui paraissait très compliqué, et très onéreux. En bref, il ne savait pas du tout où il allait.

Pourtant il se sentait aspiré par ce lieu. Il ne lui était plus envisageable de le laisser. Cet endroit le tenait, l'ensorcelait. À tel point qu'il en rêvait maintenant presque toutes les nuits. Il n'avait pas osé en parler à ses collègues de travail. Personne n'aurait compris. Déjà qu'il faisait figure d'original en n'étant ni marié ni père de famille.

Il en avait vaguement parlé à Céline, lorsqu'elle était passée récupérer ses dernières affaires. Elle s'était montrée surprise de l'intérêt soudain d'Alex pour la campagne, ça ne lui ressemblait pas. Néanmoins, dès ses premiers jours de congés, en ce début septembre, il avait repris la direction du plateau. Il avait chargé sa petite voiture au maximum, avec le matériel de camping qu'il avait acheté pour l'occasion, et tout un assortiment de balais, de brosses, de pelles.

Et en ce matin radieux, assis sur son banc, il regardait le jour se lever sur le sommet du Blayeul, une tasse de thé à la main. La terre exhalait ses odeurs matinales et il avait la sensation de se laver les poumons à chaque respiration.

Cette nuit il avait longtemps écouté une chouette qui chassait. Il avait suivi ses déplacements entre la maison et les arbres tout proches. Puis il s'était endormi, heureux comme un roi dans sa petite toile de tente, plantée ici, au-dessus du monde.

Jamais il n'aurait pensé trouver autant de plaisir à des choses d'une telle simplicité. Lorsqu'il arrivait ici, il changeait de peau. Il s'ouvrait à un autre univers. Il prenait plaisir à respirer, à flairer la moindre odeur végétale. Il écoutait aussi, toutes sortes de bruits inconnus qui l'intriguaient. Il entendait des bestioles s'agiter dans les buissons, sous le couvert des arbustes. La veille il avait découvert des crottes de lapins, et s'était promis de rester en planque le temps qu'il faudrait pour les voir danser au clair de lune.

Il soupira d'aise, et avala une gorgée de thé. Alors, venant du chemin et enflant progressivement, il perçut le bruit indécent d'un moteur de tout-terrain, qui déchirait sans vergogne la somptueuse quiétude de cette matinée. Le mufler d'un gros 4x4, pointa subitement au sortir du terrible raidillon empierré. Il s'extirpa du chemin et alla se garer sur le terre-plein, à côté de sa petite Opel noire.

Le moteur s'arrêta enfin. Une espèce de géant trapu sauta à bas de l'engin.

– Et ben, il faut en vouloir pour venir jusqu'ici !

Merde, je l'avais oublié celui-là ! se dit Alex.

– Bonjour monsieur Bredannes. dit-il en s'avançant.

Le massif entrepreneur lui serra vigoureusement la main.



– Ma foi, c’est loin mais c’est beau, ça y a pas à dire!

Il promena un regard circulaire, s’attardant sur les sommets.

– Ouais, bel endroit, répéta-t-il.

– Et on respire bien, ajouta Alex.

– Oui, le tout c’est d’y venir! Vous montez avec ça? demanda-t-il en désignant la petite auto noire, qui semblait encore plus minuscule à côté du gros tout-terrain.

– Eh oui, pour le moment je n’ai qu’elle.

– Què misère. Vous allez l’abîmer, c’est sûr.

Alex coupa court à ces considérations mécaniques, et entraîna le sieur Bredannes vers la ferme. On lui avait donné l’adresse de ce maçon au village de Thoard, car il voulait une estimation du coût des travaux.

L’homme de l’art examina d’abord l’extérieur de la maison. Puis il y entra. Il avait à la main une sorte de mini-tablette informatique, avec laquelle il prenait des photos, et inscrivait des annotations directement sur l’écran, à l’aide d’un crayon de plastique. Cette haute technologie dans ce lieu d’un autre temps avait quelque chose de surréaliste. Alex le regardait faire avec une certaine inquiétude.

– Je veux surtout refaire la toiture en premier lieu, dit-il. Pour le reste, je verrai. Enfin, ça dépendra du prix.

– Oui, oui, je comprends, répondit le maçon, tout en continuant à tapoter sur sa tablette. Et au fait, comment on va faire pour l’eau?

– Il y a un puits.

– Ah, on va aller le voir, mais je suppose qu’il n’y a pas de pompe.

Il ouvrit le volet et d’un grand geste impatient déchira le rideau de toiles d’araignées.

– Bon, y a de l'eau. Maintenant va falloir trouver un système pour la sortir, parce que mes gars vont pas s'amuser à la tirer seau à seau.

– Ah bon ?

– Mais ne vous inquiétez pas, on va amener une pompe et un groupe électrogène, de toute façon on aura besoin d'électricité pour travailler. C'est sûr, ça va augmenter la note.

Alex sentit une fine sueur perler sur ses avants bras. Il voyait son plan d'épargne fondre comme neige au soleil.

L'entrepreneur finissait son examen minutieux.

– Et vous comptez y vivre là-dedans ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas. Y venir en week-end ou en vacances sûrement.

Il hocha la tête, et Alex lut clairement ses pensées : encore un cinglé de marseillais qui veut faire un retour à la terre.

– Ma foi, c'est vrai qu'en week-end, avec des amis, ça peut être sympa en été. Mais sans électricité et sans eau courante, c'est spartiate tout de même.

Il finit de noter quelques chiffres sur sa tablette informatique.

– Bon, voilà, j'ai tout ce qu'il me faut. Je vous fais parvenir le devis rapidement, j'ai votre adresse à Marseille.

Déjà il repartait vers son véhicule.

– Vous ne pouvez pas me donner une fourchette de prix, là, en gros...

– Ah non, il faut que je calcule, y a le prix des matériaux que je connais pas par cœur. Au fait vous voulez des vieilles tuiles je suppose ?

– Ce serait mieux, oui.

– C'est beaucoup plus cher.

– Ah.

L'artisan se retourna une dernière fois, face aux montagnes.

– Quelle idée ils avaient dans le temps, d'aller construire si loin de tout, quand même. Mais faut bien avouer que l'endroit est magnifique. Allez, monsieur Raiponce, je vous envoie tout ça très vite, ajouta-t-il en lui serrant la main.

Il remonta dans son 4x4 et disparut dans un nuage pestilentiel qui insulta brutalement ce lieu si subtilement parfumé.

Alex fut parcouru d'un frisson d'horreur en pensant au groupe électrogène que le maçon comptait amener.

Tout en réfléchissant à ce problème d'électricité, il s'attela au déblaiement de l'intérieur de la maison. La pièce principale, qui devait faire office de cuisine, était la plus encombrée de canettes, bois brûlés et diverses ordures que des saligauds avaient laissés là, années après années.

Pendant qu'il s'échinait à ramasser, gratter, décoller, il ne cessait de penser au groupe électrogène du maçon. Non, décidément, il ne supportait pas l'idée qu'un tel engin, aussi bruyant que puant, tourne à longueur de journée dans son petit paradis. Il devait trouver une autre solution, il y en avait sûrement une. Comment avaient-ils fait ceux qui avaient bâti cette ferme? Il est vrai, qu'à l'époque, il n'y avait pas d'électricité!

Il continua à retourner cette question durant toute la matinée. Il s'octroya une pause déjeuner vers midi. Il avait sorti une vingtaine de gros sacs-poubelle verts, qui s'alignaient devant la façade, et donnaient une touche de vie à la vieille bâtisse.

Il mangea son sandwich de grand appétit, assis sous l'amandier, regardant les murs de pierres de sa maison. Un grand sentiment de plénitude l'envahit. Il se sentit fier de cet endroit comme si il l'avait lui-même construit.

Il s'accorda ensuite une légère sieste, plus pour le plaisir de goûter au silence, de respirer les arômes de thym et de buis,

que pour réellement se reposer. Il ne s'était jamais senti aussi en forme. Néanmoins, il fit le lézard durant une petite heure. Allongé, directement sur l'herbe rase, le nez à fleur de terre, la tête à l'ombre, il nageait dans un océan de senteurs.

Il ne pensait pas s'endormir, mais la grande paix du lieu eut raison de sa conscience et il sombra quelques moments dans le sommeil. Le vent, qui avait un peu forcé, fit tomber une amande sur son œil gauche. Il s'éveilla en sursaut.

Le vent souffle souvent ici, pensa-t-il en regardant les branches s'agiter au-dessus de lui.

Le vent. Le vent. Mais oui! La voilà l'alternative au groupe électrogène! Le vent! Une éolienne!

Il l'imagina blanche et élancée, dressée vers le ciel tel un grand échassier, brassant le vent, rythmant le temps de son souffle régulier. Il entendait déjà le bruissement de l'air jouant dans les pales et se dit qu'un tel son serait de nature à le réjouir. Il se remit au travail tout heureux de voir s'éloigner la perspective du groupe électrogène.

À la fin de la journée, il chargea une partie des sacs d'ordures dans sa petite auto et entama la descente vers la civilisation. Il avait prévu de dîner au village et de remonter dormir sous la tente. Il faisait nuit lorsqu'il sortit du petit restaurant. Dans l'obscurité, le chemin vers le plateau était encore plus impressionnant.

La silhouette de certains arbres tordus, leurs ramures penchées qui grattaient la carrosserie au passage, avaient de quoi inquiéter le citadin solitaire qu'était Alex. Il traversa cet océan végétal, cramponné au volant, tendu comme un arc. Il se dit qu'il lui faudrait vraisemblablement changer de véhicule et opter pour un tout-terrain. Mais il savait bien que même un tout-terrain ne changerait rien à la sensation oppressante que lui inspirait cette traversée nocturne du sous bois.

Lorsqu'il déboucha enfin hors du chemin, il tomba nez à nez avec une énorme pleine lune. Ses rayons laiteux irradiait le plateau, le muant en scène de théâtre. La ferme semblait éclairée par un projecteur, l'ombre de l'amandier se détachait nettement. À sa gauche, la petite tente paraissait bien fragile, et incongrue. La lumière blanche de la lune rampait sur le sol, et brillait au creux des herbes folles.

Alex s'arrêta un moment. Il eut l'impression que tout s'était mis en place, comme si on n'attendait que lui pour commencer. Cela lui laissa un sentiment étrange. Il se sentit bizarrement lié au destin de cette maison perdue. Depuis le jour où il avait découvert cette bâtisse solitaire, dressée face au ciel, il avait eu la sensation qu'elle l'attendait, qu'il devait lui rendre son âme, qu'il n'était venu là que pour ça. Il sourit intérieurement de ses pensées romantiques qui s'opposaient au rationalisme qui le caractérisait habituellement. Lorsqu'il se glissa dans son duvet, un moment plus tard, il rejeta loin de lui ces étranges idées qui ne lui étaient pas habituelles et sombra rapidement dans le sommeil.

Le lendemain matin, avant de repartir sur Marseille, il décida d'explorer plus en profondeur la petite pièce du fond, la seule orientée plein nord et dotée d'une seule petite fenêtre. Elle était assez sombre. L'unique ouverture donnait sur les arbres de la forêt qui arrivaient maintenant contre la maison. La veille il s'était rendu compte que les indéliques qui jetaient leurs ordures et faisaient du feu à l'intérieur, avaient transformé cette pièce en lieu d'aisance.

À présent qu'il en avait nettoyé la lie, il pouvait l'observer de plus près. Elle ne devait pas excéder dix mètres carrés, une petite chambre en somme. Au sol, sous une petite couche de terre, restaient des tomettes très abîmées, qu'il avait en partie

mises au jour. Il fit le tour des cloisons, méticuleusement, sans bien savoir pourquoi. Il ne vit rien de particulier et allait ressortir lorsque, sous son pied, le sol sonna creux.

Il pensa tout d'abord qu'à cet endroit les tomettes étaient complètement broyées. Par acquit de conscience, il sonda le sol de la pointe de sa chaussure. Mais le bruit qui lui parvint n'était pas celui qu'on entend lorsqu'il s'agit de carreaux cassés. Il se baissa et, à l'aide de sa pelle, gratta sommairement la couche de terre qui recouvrait tout. Les tomettes qui lui apparurent étaient très usées certes, mais entières. Il glissa son ongle dans le joint très fin qui les séparait, pensant qu'elles étaient juste descellées. Le petit carreau octogonal se souleva sans peine. Il releva le second de la même façon, puis un troisième. Une fois les tomettes retirées, apparaissait une petite cache soigneusement aménagée.

À l'intérieur, il aperçut un objet cylindrique, qui semblait recouvert de toile. Il n'y voyait pas très bien et hésita quelques instants avant de plonger la main vers le trou. Il enfila la paire de gants de travail qu'il avait glissée dans la poche de son jean's. Il n'aurait pas voulu déranger, à main nue, un petit scorpion de Provence, endormi là pour l'hiver.

Il retira enfin l'objet et l'amena dehors, à la lumière. Il déroula la toile, qui s'avéra être une sorte de torchon, et en sortit un cahier, roulé sur lui-même. Il avait été protégé avec soin et, si le tissu avait subi les dégradations du temps, le cahier, en revanche était relativement bien conservé.



Il était à présent confortablement installé dans un fauteuil, les pieds sur la table basse, dans le séjour de son appartement Marseillais. Il avait descendu le cahier sans l'ouvrir, se réservant de le parcourir tout à son aise lorsqu'il serait chez lui. Il l'ouvrit avec précaution.

La première page était recouverte d'une élégante écriture marquant les pleins et les déliés, comme il était d'usage au début du vingtième siècle. Il eut tout d'abord, quelques difficultés à déchiffrer ces grandes lettres pleines de boucles et de jambages. Puis il s'habitua à cette calligraphie particulière et commença à lire un étrange récit.

Il était daté du 21 mars 1902.

*21 mars 1902*

*Je m'appelle Célestine. J'ai vingt ans et j'ai peur, ici, dans ma propre maison.*

*Je suis mariée depuis bientôt deux ans maintenant avec Aimé, (le mal nommé!)*

*J'ai été si heureuse de l'épouser, si fière d'être à son bras sur le parvis de l'église de notre village.*

*Je me souviens de ce jour de fête. Il était si beau dans son costume. Je sais que toutes les filles du village m'enviaient. Le plus beau garçon du canton, disait-on! Et tant pis s'il n'était pas bien riche. Il était travailleur et moi j'avais cette petite ferme en dot. Nous allions être heureux. Tout le monde en était convaincu.*

*Mon père aussi était fier. Il disait que maman me voyait de là-haut et qu'elle se réjouissait. Il disait que notre ferme allait reprendre vie grâce à ce mariage.*

*Il voyait deux bras, d'homme fort, qui lui faisaient tant défaut, et moi je croyais avoir attrapé le bonheur pour toujours.*

*Mais le bonheur ne se laisse pas attraper comme ça ! Ou alors je n'en suis pas digne.*

*Mon père est mort il y a un an, emporté par une pneumonie.*

*Aimé, a alors révélé sa véritable nature.*

*Il a commencé à descendre de plus en plus souvent le soir au village, ne rentrant que tard dans la nuit. Il est devenu violent. Je sais qu'il va au bistrot et qu'il boit beaucoup. L'argent de la laine des moutons a disparu très vite. Je n'ai pas osé lui demander ce qu'il en avait fait.*

*Certains soirs il me reproche de ne pas être encore enceinte, disant qu'on se moque de lui au village. Mais il ne me touche presque plus. Il n'a jamais été très porté sur ces choses-là. Ma nuit de noce m'a d'ailleurs ôtée toutes mes illusions et tous mes rêves de sensualité. Elle a été aussi brève qu'éprouvante. Et finalement, je serais plutôt contente qu'il ne partage plus ma couche.*

*Il me reproche aussi mon instruction, disant que mes parents m'ont élevée au-dessus de ma condition. Il me dit que je ne serai jamais une vraie paysanne. Que je ne fais pas ma part de besogne, que je suis feignante, ne pensant qu'à lire.*

*Un soir, il y a trois mois, il a fini par m'avouer qu'il ne m'avait jamais aimée, qu'il m'avait épousée pour avoir un bien, pour avoir cette ferme, pour ne plus être obligé de se louer comme journalier.*

*Et puis il y a un mois il a fait venir sa mère. Pour aider aux travaux soi-disant.*

*Depuis c'est encore pire qu'avant.*

*La vieille Eudoxie me déteste.*

*Elle est inculte et mauvaise.*

*Hier matin, je me suis aperçue qu'elle avait déchiré les pages de mon tout premier livre de lecture : « le tour de France par deux enfants » pour faire prendre le feu.*



*Comme je lui en faisais reproche, elle m'a asséné une gifle, me disant que je lui devais le respect.*

*Aimé, qui rentrait à ce moment-là, a ri ! Puis il a dit à sa mère qu'elle faisait bien de me remettre à ma place.*

*Je ne sais pas ce que je vais devenir. Ils me font peur tous les deux.*

Alex releva la tête. Il était perplexe. Pas un instant il n'avait soupçonné que cet endroit, qu'il trouvait si sauvagement beau, ait pu abriter une vie de misère, de terreur peut-être.

Il reprit sa lecture. Sur la page suivante, figurait un dessin, tracé de la même encre violette que celle de l'écriture. C'était la fermette fidèlement reproduite, avec son amandier et son puits. En dessous était écrit : *Le jas de la bouscarle.*

Au dos de la feuille, le récit reprenait.

*Lorsque j'étais enfant, j'étais plutôt chétive, j'avais de longs cheveux brun, et de petites jambes frêles qui rappelaient les pattes d'un oiseau. Mon aspect général faisait, parait-il, penser à ce tout petit oiseau qui vit dans les haies, et qu'on appelle ici bouscarle. Mes parents m'avaient donc surnommé la bouscarlette.*

*Aussi c'est tout naturellement que mon père, lorsqu'il eut fini de la retaper, a baptisé la maison " le jas de la bouscarle ".*

*J'ai passé les plus beaux moments de ma vie, entre deux parents aimants, dans ce lieu sauvage et somptueux.*

*Ma mère, qui n'était pas d'ici, passait pour une originale, et l'éducation qu'elle m'a donnée l'a été tout autant.*

*Mon père l'avait rencontrée à Dignes, où elle venait prendre les eaux, pour soigner ses poumons.*

*Il était fils de paysan. Elle, fille de négociant en vin. Ils n'étaient*

*pas du même milieu, ils n'auraient jamais dû se rencontrer, encore moins s'aimer! Leur amour et leur mésalliance les a coupés tous deux de leur famille.*

*Je n'ai connu aucun de mes grands parents. La famille de mon père, qui habite encore au village, n'a jamais voulu nous recevoir. Quand aux parents de ma mère, ils ne sont même pas venus à son enterrement! On ne parlait jamais de famille. Je n'ai connu aucun cousin, aucune cousine.*

*Je me suis peuplée un monde rempli d'êtres féeriques et bons.*

*J'ai joué avec des agneaux, avec des chats, des chiens.*

*J'ai couru sur ce vaste plateau, au milieu des brebis.*

*J'ai appris avec mon père à repérer et à nommer les plantes.*

*Plus tard, j'ai aimé partir seule en forêt. Je m'enivrais des couleurs qu'offrait le printemps. Je marchais au long des pistes bordées d'aphyllantes, petites étoiles bleues, puis j'allais me blottir un moment dans la fraîcheur d'un buisson de coronilles dont le jaune éclaboussait de soleil.*

*Je rentrais de ces courses, épuisée, saoulée de grand air, enivrée de l'odeur du thym, des pins, des buis qui sentent si forts parfois.*

*Si mon père m'a appris le nom des plantes, ma mère m'a appris la lecture.*

*Je garde encore ici, bien caché, la dizaine de livres qui lui appartenaient et que je connais à la virgule près, pour certains.*

*J'ai cru naïvement que cet amour romantique que ma mère me donnait à lire, et que mes parents vivaient tous les jours, existait bel et bien, et que je le connaîtrais un jour à mon tour. Hélas, je me rends compte aujourd'hui que j'ai vécu dans la bulle protégée de l'univers de rêve de mes parents.*

*Ils m'ont aimés, certes, mais ils ne m'ont pas préparée à affronter la laideur du monde, du vrai monde.*

*Le 15 avril 1902.*

*Mon dieu, heureusement que j'ai ce cahier pour y coucher mes états d'âmes. Je crois que je deviendrais folle sans cela.*

*La vieille Eudoxie garde à présent le peu d'argent que ramène la ferme. C'est elle qui descend maintenant au marché, vendre les fromages, les poulets et les œufs.*

*Je n'ai plus le droit d'aller au village.*

*Hier, comme j'avais attelé le mulet, m'appêtant à partir, elle m'est tombée dessus.*

*"Une femme mariée n'a pas à aller en ville toute seule ! D'ailleurs tu as de l'ouvrage ici."*

*Comme je ne bougeais pas, elle m'a attrapée par les cheveux et m'a forcé à descendre de la charrette.*

*J'ai bien failli la frapper. Elle est forte mais je suis plus jeune, je pense que j'aurais pu avoir le dessus. Mais je n'ose pas. J'ai trop peur d'Aimé.*

*Il ne m'adresse pour ainsi dire plus la parole, mais je vois dans ses yeux qu'il aimerait me voir morte.*

*Je voudrais m'enfuir. Mais où pourrais-je aller ?*

*La vieille Eudoxie garde l'argent sur elle. Où irais-je seule et sans un sou ?*

*Si au moins je pouvais me réfugier dans la famille de mon père. Mais ils seraient capables de me chasser.*

*Mon dieu aidez-moi.*

Suivait un terrible dessin. Sur lequel la fermette était à nouveau représentée mais les murs en étaient à moitié écroulés, la toiture pendait, de l'encre recouvrait une partie de la façade, comme si on avait voulu la représenter brûlée. Alex en eut froid dans le dos.